

# LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION,

## JOURNAL POLITIQUE, AGRICOLE, LITTÉRAIRE ET COMMERCIAL

VOL. V.

NAPOLÉONVILLE, DIMANCHE 25 MARS 1855.

NO. 25

LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION.

PUBLIÉ PAR

EUGÈNE SUPERVIELLE.

DIMANCHE 25 MARS 1855.

### Conditions du Journal :

ABONNEMENT.—L'abonnement est payé

à l'avance.

POUR UN AN : 50 00

POUR SIX MOIS : 25 00

POUR TROIS MOIS : 15 00

POUR UN MOIS : 5 00

Les annonces sont reçues chez

M. E. Sade, Passage

N. L. Orléans, No 25,

encadré par M. E. Sade,

centres de réunions, ni les manœuvres souterraines de cette formidable légion d'esprits invisibles, dont la puissance occulte se fait sentir en tout lieu, dans toutes les assemblées politiques, dans les deux enceintes du Congrès, dans la Législature de tous les États ; car partout elle a dissimulé ses membres muets, instigateurs habiles dont pas un seul n'avoue son affiliation à l'ordre mystérieux, ni même la moindre relation sociale avec aucun de ceux qui en font partie.

Couverte de ce voile impénétrable, et de cette armure mystique, la Société marche à son but, avec l'audace du sang-froid, tout le zèle et toute la ferveur des anciens sectaires, mais ce but, elle ne l'atteindra pas.

Il faudrait avant tout fermer les portes des États-Unis à la marée montante de l'émigration européenne. Ce serait tenter de mettre obstacle à l'accomplissement d'une des lois de Dieu ; comme si l'on voulait supprimer les courants magnétiques d'Orient en Occident, que l'humanité semble avoir suivis dans sa marche progressive.

Les questions les plus simples en apparence, se rattachent aux plus grands intérêts des sociétés humaines, et aux vœux suprêmes de la Providence. La terre est le domaine que Dieu a donné aux hommes pour l'embellir et y trouver leur subsistance. A mesure que la population se développe, elle doit se répandre dans ce vaste domaine l'occuper, le cultiver et y faire naître la richesse et la prospérité.

Quand une des zones est trop chargée d'habitants, et ne peut plus suffire à leur subsistance, il faut que le trop plein se déverse sur les zones inhabitées, vastes solitudes dont la virginité féconde invite les jeunes tribus qui se détachent de la Patrie, pour suivre les routes tracées par la Providence.

Un instinct secret, comme une voix intime, impérieuse, éternelle, agit toujours la partie la plus avancée, la plus intelligente, la plus pauvre ou la plus disgraciée des vieilles cités, et de grands écarts de l'émigration portent dans un monde nouveau de nombreuses multitudes de travailleurs pour défricher les solitudes sauvages, pour prêter le sein de la terre de moissons inaccoutumées, et y faire fleurir des groupes de familles heureuses, qui se constituent bientôt en riches communautés.

N'est-ce pas à ces grands mouvements des peuples que l'Union Américaine doit sa grandeur et sa prospérité ? En vingt ans, la Grande-Bretagne, cette superbe frégate qui navigue la monarchie des mers, a jeté à elle seule dans les ports des États-Unis plus de deux millions d'âmes.

En l'lande de spectre de la faim joint à la politique inique qui les a ravés et qui les étirent de ses terres de fer, chaise de ses plaines fertiles et riantes, des familles en désespoir, frappées même dans leur liberté de conscience, descendent éternel adieu aux champs couverts de riches moissons dont elles n'ont jamais leur part.

En Angleterre, ce n'est pas seulement la pauvreté qui force à l'émigration ; la loi civile elle-même, si prodigue de ses faveurs pour ses privilégiés, mais si rigoureuse pour celle qu'elle dépouille de leur part dans l'héritage paternel, les met dans la nécessité d'aller chercher au loin une terre hospitalière et leur

sentiment du progrès ne les soutient. La digestion devient l'insuffisance de leur vie, et leur richesse si vigoureusement acquise, est avant qu'ils l'aient consolidée, engagée dans mille embarras, et comprise par mille maladroites, sans parler de la vanité qui les précipite dans des spéculations au-dessus de leur crédit ; si bien que tous ces riches sont ruinés au moment où ils font le plus d'enfants.

jouissances de la propriété que leur refuse une injuste politique.

En Allemagne ce n'est pas la faim qui pousse vers les rives lointaines de l'Océan, cette masse de population essentiellement laborieuse, c'est l'absolutisme intolérable de cette foule de petits souverains des États-Germaniques, déçoués en lambeaux par le traité de Vienne : c'est le vague instinct de tous ces tronçons vivants qui s'agitent pour se rattacher les uns aux autres et former une grande unité sociale. C'est une idée morale, une foi naïve et profonde, un élan irrésistible vers la liberté ! Trompés dans leurs espérances, trahis dans leurs efforts, ces amants de l'indépendance se rattachent au sein déchiré de la Patrie, se mettent en marche de tous les points les plus reculés de l'intérieur, vers le rendez-vous général, on les appelle la liberté civile. L'Allemagne semble se déverser toute entière dans l'Union Fédérale, pour lui apporter une race vigoureuse qui paie noblement son tribut à la loi du travail et qui fait honneur à l'émigration européenne.

Le beau pays de France, ses plaines ondulantes de moissons dorées, ses vallons riches de verdure et de fleurs, ses coteaux tapissés de vignes, où mûrissent les grappes de pourpre et d'or, retiennent leurs bons habitants, possesseurs d'un acre ou deux de terre bien cultivée héritage de leurs pères, on produit des économies de leur travail.

Mais l'émigration ne se compose pas seulement des recrues de la pauvreté et de la faim ; de plus nobles pèlerins sont condamnés à suivre le courant qui conduit sur la terre hospitalière. — Je veux dire ces impétueux adorateurs du progrès social, divinité qu'ils placent sur l'autel de la patrie ; et qui se transforment contre eux-mêmes en idole perfide ; à laquelle une patrie est offerte en sacrifice, et l'autre échappé du temple, ensanguinant, emporte à travers l'Océan le drapeau de sa foi politique qu'elle vient placer avec confiance sous la sauvegarde de la bannière étoilée ; car si la religion n'a plus de martyrs, la politique a toujours des victimes.

Cette généreuse adoption dans la famille américaine, offerte par la Constitution aux proscriptions de toutes les croyances et de toutes les idées de réforme a fait la grandeur morale des États-Unis et les mêmes privilèges étendus aux émigrés de toutes les classes recrutés de la misère et de l'infortune, ont jeté dans leur sein ces éléments de force et d'énergie qui alimentent cette activité fébrile qui ne s'arrête, que rien ne décourage et qui s'est née dans les entreprises les plus audacieuses.

Une conspiration clandestine ne réussira jamais à tirer ces sources de fécondité dans les vallées des États-Unis ; elle aura beau faire chaque brise qui souffle de l'Orient, chaque vague de la haute mer, continuera d'apporter à la République de Washington des cargaisons vivantes de nouveaux citoyens.

Un million de nouveaux enfants adoptifs, viendra chaque année respirer l'influence bienfaisante d'un beau ciel et se régénérer des souillures du Vieux-Monde, en respirant l'air pur et salutaire de la liberté, et dans le cours de vingt années, cinquante millions d'âmes fleuriront sous le soleil, entre les deux océans, traversés dans tous les sens

traits courts et fortement accentués annonçaient une énergie et une ardeur peu commune. Il avait l'œil noir et dur, la bouche sensuelle, le front étroit et bas, les cheveux crépus, la parole brève et rapide. Il n'y avait point de fausseté dans son regard, ni d'hypocrisie dans ses manières. Ce n'était point un homme fourbe, et le grand respect qu'il avait pour le tien et pour le mien, aux termes de la société actuelle, le rendait incapable de tricherie. D'ailleurs le cynisme de sa cupidité l'empêchait de fonder ses intentions, et quand il avait dit à son semblable : " Mon intérêt est contraire au tien, " il pensait lui avoir démontré qu'il agissait en vertu des droits les plus sacrés, et qu'il avait fait acte de haute loyauté en le lui annonçant.

Demi-bourgeois, dominant, il portait le dimanche un costume mixte entre le paysan et le monsieur. Son chapeau avait la forme plus basse que celui des uns, et les bords moins larges que celui des autres. Il avait une blouse grise à ceinture et à plus fixes sur sa taille courte, qui lui donnait l'aspect d'une barrique cerclée. Ses gilettes exhalaient une odeur d'étable inodore, et sa cravate de soie noire était d'un luisant gris-

par les bannières de l'étoile d'or de l'indépendance. Cette grandeur politique maritime et scientifique, qui étonne l'Europe est en partie l'ouvrage de l'émigration.

Les hommes d'Etat dont la sagesse a présidé au développement de l'Union naissante, ont toujours su apprécier les éléments de richesse et de force apportés par l'émigration au sein de leur jeune république. La loi de l'origine accorde aux étrangers les facultés les plus libérales pour acquérir des propriétés foncières et jouir des droits politiques et civils des citoyens des États-Unis. C'étaient des hommes d'Etat plus profonds que les membres de la " société mystérieuse. "

Jusqu'à présent, le même esprit a dirigé les successeurs de ces pères de la République ; ils n'ont jamais cessé d'améliorer le sort des tribus émigrantes, pouvoir à leur besoins, une fois débarqués sur le sol américain, et même d'étendre une surveillance providentielle à travers l'Océan sur les navires qui les amènent.

Ne cherchez donc pas à repousser l'émigration ; gardez pour tout étranger sa place au foyer de la liberté ! Laissez l'Europe vous envoyer des bras qui travaillent, des têtes qui pensent et des cœurs qui battent de généreux sentiments. Pressez avec la même fraternité la main qui coupe dans la carrière le marbre destiné au ciseau de Phidias et la main qui tient le ciseau dont l'art divin fait sortir d'un bloc informe une noble statue de Washington et de Henry Clay. Ouvrez librement vos ports et vos lignes de chemins de fer, à ces multitudes voyageuses qui viennent s'enlever sous le règne de la civilisation moderne, en marche vers de nouvelles conquêtes, à ces intrépides pionniers dont le nombre va former ces longues caravanes qui traversent le Continent de l'Est à l'Ouest, marquant d'avance par les feux de leurs bivouacs les emplacements de nouvelles cités qui doivent s'élever sur les chemins des mines d'or, et les centres de nouveaux États dont les étoiles vont prendre leur place au milieu des glorieuses constellations de l'UNION AMÉRICAINE.

### Le Czar.

L'empereur Nicolas est-il mort ? quoique les détails fournis par l'Africa paraissent parfaitement authentiques quelques journaux expriment des doutes à ce sujet.

Un correspondant de l'Evening Star entre même dans de longues explications afin de démontrer l'impossibilité de l'arrivée de cette nouvelle à Londres ; il suppose même qu'elle fut fautive.

Dubied parce qu'il est de l'intérêt de la Russie de cacher un semblable événement de peur d'émouvoir le courage des soldats engagés dans la lutte.

Ensuite parce qu'il n'y a pas de lignes télégraphiques de Saint-Petersbourg à Vienne, ni de Saint-Petersbourg à Berlin.

Nous ne pouvons discuter ces assertions, mais nous pouvons leur opposer les termes même de discours de Lord Clarendon annonçant cet événement à la chambre des lords ;

Il est de mon avis de communiquer à vos seigneuries le contenu de la dépêche reçue depuis une demi-heure de

notre ambassadeur à la Haye, annonçant que l'empereur Nicolas est mort ce matin à 1 heure d'une apoplexie pulmonaire, après une attaque d'influence. Le gouvernement de Sa Majesté a aussi reçu une dépêche de Berlin constatant que cette mort a eu lieu ce matin à minuit. Une heure avant l'arrivée de cette dernière dépêche, j'avais reçu de lord John Russell à Berlin, une dépêche annonçant que le czar était à l'article de la mort, et qu'il avait fait ses adieux à sa famille. Je n'ai donc pas de doute au raison de ces faits, sur la vérité du rapport que j'ai reçu.

Il nous semble comme à lord Clarendon, qu'il n'y a pas à élever des doutes sur l'authenticité de cette nouvelle. Quel que soit l'effet qu'elle puisse avoir sur la situation, il faut bien l'admettre comme vraie.

Lord Clarendon a dû examiner, ainsi que le fait le correspondant du Picayune la possibilité de la transmission de cette nouvelle, avant de la communiquer au Parlement.

Les doutes exprimés par le correspondant du Picayune prévalent à l'ambassade russe à Washington. Le ministre russe dit qu'il pense que ce rapport est une fausseté. Si cet événement eut pu avoir lieu, il eût reçu le premier la confirmation.

Cependant le Evening Star du 17 dit que notre gouvernement et le corps diplomatique croient au rapport de la mort du czar, quoique le ministre russe n'ait pas reçu la confirmation officielle.

Quoiqu'il en soit, si, comme on le dit cette nuit doit amener la paix, nous la déplorons comme fatale à l'Europe. La paix va ramener l'absolutisme, qu'une guerre longtemps prolongée eût ébranlé. La paix est le maintien de ce qui existe aujourd'hui ; c'est l'alliance de tous les despotes en vue de considérer leur pouvoir.

La commode de Laudreville canton d'Essoyes (Aube) vient d'être le théâtre d'un suicide très singulier. La victime qui est un nommé Honoré Gallay dit Carmouche, âgé d'environ 40 ans a exécuté son funeste projet avec un sang-froid désespérant et une persistance inouïe.

Depuis quelques temps, cet homme qui paraissait en proie à un profond chagrin, était devenu sombre et taciturne. S'étant retiré dans une vieille maison, éloignée le plus possible de toute autre habitation, il y vivait dans un complet isolement, d'un petit revenu et du produit d'un champ qu'il cultivait lui-même.

Dernièrement, il prend un pistolet, le charge, s'applique cette arme sur la mâchoire inférieure et presse la détente ; sa main ayant deviné, il ne se tue pas mais il se fait une horrible blessure.

Alors il remet son pistolet dans sa poche, remonte chez lui afin de se procurer un rasoir ; n'en trouvant aucun dans sa maison il prend un couteau serpette, s'en porte un coup à la gorge, et après avoir essayé la lame, qui avait pénétré dans les chairs à une profondeur de plusieurs centimètres, il met aussi ce couteau dans sa poche, puis il s'en va tout sanglant à la rivière, distance de là d'au moins deux cents mètres, et s'y précipite. Retiré promptement de l'eau par des passants qui le reconduisirent chez

lui cent mille francs, elle était grevée de quatre cents mille francs de dettes, sans compter celle envers M. Bricolin.

Il restait trois cent mille francs, unique fortune désormais de Madame de Blanchemont, indépendante de celle que son mari avait eu n'avait pas laissé son fils et dont elle ne connaissait pas la situation.

Marcelle était loin de s'attendre à de si grands désastres, elle n'en avait pas prévu la moitié. Les créanciers n'avaient pas encore réclamé, et bien nantis de leur titres, ils attendaient. M. Bricolin tout le premier que la veuve s'informait de sa position pour lui en demander le paiement intégral de la continuation du revenu que l'emprunt leur assurait. Lorsqu'elle demanda à Bricolin pourquoi depuis un mois qu'elle était veuve, il ne lui avait pas fait connaître l'état de ses affaires, il lui répondit avec une brutale franchise qu'il n'avait pas de raison pour se presser, que sa créance était bonne, et que chaque jour d'indifférence de la part de propriétaire était un jour de profit pour le fermier, pendant lequel il accumulait les intérêts de son argent sans rien attendre. Ce raisonnement péremptoire éclaira promptement Marcelle sur le genre de

### LE VILLETON.

LE MEUNIER D'ANGIBAUT

Il était à cet âge où l'activité d'un homme se force, pour encore lutter contre la double ivresse de l'orgueil et de l'impudence. Mais il souffrait de voir ses yeux un peu bridés, son vaste abdomen, son nez luisant et le tremblement nerveux que l'habitude du coup de martin (c'est-à-dire les deux bouteilles de vin blanc à jeun en guise de café) donnait à sa main robuste, pour présager l'époque prochaine où cet homme si dispos, si malin, si prévoyant et si impitoyable en affaires, perdrait la santé, la mémoire, le jugement et jusqu'à la durée de son âme, pour devenir un ivrogne épuisé, un bavard très lourd, et un malin facile à tromper.

Sa figure avait été belle, quoique dépourvue absolument de distinction. Ses